

Voyage en Chine

Qiu Ju, une femme chinoise de Zhang Yimou

André Roy

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22737ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1993). Compte rendu de [Voyage en Chine / *Qiu Ju, une femme chinoise* de Zhang Yimou]. *24 images*, (68-69), 102–102.



Qiu Ju (Gong Li) est la part humaine dans une machine anonyme, implacable.

VOYAGE EN CHINE

par André Roy

Le cinquième film de Zhang Yimou dégage, assez contradictoirement, une impression de déjà vu et de neuf. De déjà vu, car dès les premières images de *Qiu Ju, une femme chinoise*, même celles du générique, nous est communiqué un sentiment de vérité et de réalisme proche du documentaire. La suite du film ne fera que confirmer cette impression de réalité directe qui vient, en fait, du néo-réalisme italien. De ce mouvement cinématographique de l'après-guerre, le réalisateur applique quelques-unes des méthodes: tournage dans des décors naturels, cohabitation entre acteurs professionnels et non professionnels, reconstitution plausible des faits, refus du spectacle et de la «belle» image, nonobstant tout de même cette volonté morale, rossellinienne, de ne pas affecter la réalité et de la rendre dans son immédiateté et sa brutalité. L'esthétique néo-réaliste n'est donc pas oubliée par le cinéaste du *Sorgbo rouge*, mais elle n'apparaît pas totalement nouvelle pour un spectateur occidental. Toutefois, elle n'en contient pas moins sa part de nouveauté dans l'histoire du cinéma chinois, surtout depuis plus de trente ans, où le pouvoir a veillé à protéger la réalité communiste de tout regard libre, non encadré par l'idéologie et les principes du réalisme socialiste. (On pourrait même expliquer

que c'est pour échapper à l'idéologie et à ces principes que le cinéaste s'est auparavant enfoncé dans une esthétisation un peu vaine avec *Judou* et *Épouses et concubines*, se limitant à une simple illustration de thèmes et de sujets.)

Une sorte de Chine naturelle, non trafiquée, passe à l'écran, levant le voile sur un quotidien aussi étrange que familial tant dans les gestes et les attitudes (surtout dans les scènes de rue, filmées par une caméra cachée). Cette *naturalité* tient pourtant au récit, à son idée de départ que la justice repose sur une morale humaine.

Car quoi de plus humain que demander à quelqu'un des excuses pour une faute — même minime comme ici — qu'il a commise. C'est ce qui motivera Qiu Ju, une femme du nord de la Chine, illettrée, enceinte, mariée à un pauvre hère, celui-là même qui a reçu un coup dans les parties par le chef du village, ce chef qu'elle ne cessera de harceler, réclamant son dû, c'est-à-dire des excuses. Quelque chose d'aussi banal embarquera pourtant Qiu Ju dans une odyssée qui la plongera dans les méandres de la justice chinoise, tout en la faisant voyager, du village au district, puis ensuite à la capitale (où, comme le spectateur, elle s'étonne des modes de la vie urbaine).

Sans le savoir, Qiu Ju se place dans la

subversion: sa demande de justice ne peut se rabattre sur celle du pouvoir, officielle, matérielle. Elle ne cherche pas un dédommagement financier (ce à quoi est condamné effectivement le chef du village, et qu'elle refuse d'ailleurs), mais un dédommagement moral. Elle est l'élément déclencheur d'une machine qui se mettra en marche inexorablement. Personne, ni le chef du village, ni le policier du district, ni son avocat, ne comprend son obstination. Elle est la part humaine dans une machine (celle de la justice) anonyme, quasiment abstraite, implacable, qui n'ignore pas les faits, mais bien elle, femme chinoise. La fin est aussi atroce et simple que l'était l'enchaînement des événements: le chef est condamné à la prison — ce que Qiu Ju ne souhaitait pas, surtout pas au moment où tout le village fête la naissance de son enfant. Elle ne voulait pas aller si loin, et ce, dans tous les sens du mot, y compris le sens géographique, puisque son aventure l'aura menée hors de son village.

On ne sera pas surpris qu'après avoir tant bougé et fait bouger tant de gens, Qiu Ju soit arrêtée dans un dernier mouvement, au moment où on emmène le chef dans le panier à salade, Zhang Yimou la fixant dans un gros plan. Ce plan immobile a été jugé diversement; pour les uns, il est négatif, voire réactionnaire, dans la mesure où il est une condamnation d'une femme qui n'a pas su comprendre et reconnaître le bon sens de la justice «communiste»; pour les autres, cette fin ouverte démontre que la société du Pays du milieu nie tout sujet, toute individualité. Puisque chacun peut revendiquer avec raison la vérité de ce plan, le cinéaste confirme que son ambiguïté traduit un refus de donner aux autorités tout gage d'idéologie correcte. Ce qui prouve que sous les apparences de sa drôlerie (car nous avons oublié de dire que *Qiu Ju, une femme chinoise* est un film très drôle), cette œuvre, qui a obtenu le Lion d'or de Venise en 1992, est plus sérieuse qu'on ne le croit et ne peut laisser indifférent. ■

QIU JU, UNE FEMME CHINOISE

Chine 1992. Ré.: Zhang Yimou. Scé.: Liu Heng. Ph.: Chi Xiao Ling et Yu Xiao Qun. Mont.: Du Yuan. Int.: Gong Li, Lei Lao Sheng, Liu Pei Qi, Yang Liu Chun. 100 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.